

STEPHAN ENTER

Prises

roman traduit du néerlandais
par Annie Kroon

ACTES SUD

*Rien dans leur chant
ne trahit
que les grillons vont mourir si vite*

BASHŌ (1644-1694)

I

Mais oui ! C'était lui ! Paul van Woerden, qui se tenait devant la caisse, son porte-monnaie ouvert à la main, regarda incidemment dehors, derrière le dos de la vendeuse, et le vit passer. Oui, c'était bien lui, aucun doute possible ; Vincent Voogd, le plus adroit de tous les alpinistes, immédiatement reconnaissable après vingt années. La même tête maussade, avec une paire de favoris du genre effilochés. Il portait une veste mode à chevrons, tirait derrière lui une valise à roulettes comme un petit chien récalcitrant et tenait un journal à hauteur de ses yeux. Il était si absorbé dans sa lecture qu'il heurta un passant et – rien n'était plus éloquent – au lieu de présenter des excuses, ce fut lui, apparemment, qui en reçut.

La vendeuse enveloppa l'achat de Paul dans du papier argenté et noua un ruban rutilant autour du paquet. Paul remercia la jeune fille d'un sourire mais buta au trait rouge cerise de sa bouche. Il prit son sac à dos, le chargea sur son épaule et se dirigea vers le hall central.

Il ne put repérer Vincent immédiatement ; en quelques minutes, l'affluence avait doublé dans

*Bruxelles-Midi**¹. Tout était en mouvement, une douzaine de langues différentes résonnait dans l'espace, une escouade de collégiens faisait le siège d'une baraque à gaufres aux odeurs capiteuses. Plus loin, dans le hall au plafond bas où il ne devrait pas tarder à se rendre, une file d'attente se formait à l'enregistrement, mais Vincent n'était pas encore là. Paul se dirigea vers un endroit dégagé, près d'un kiosque à journaux, et posa son sac à ses pieds. Le logo de l'Eurostar, jaune et blanc d'œuf, diffusait un rayonnement discret dans sa direction ; sur toute la longueur de la galerie souterraine s'alignaient des commerces brillamment éclairés : des boutiques de chocolats, un magasin de vins et spiritueux, un café, une parfumerie et toutes sortes d'échoppes et il eut la vision fugitive d'une grotte enchantée où tous les visages étaient remplis d'espoir – chaque voyageur laissait tous ses biens derrière soi et se préparait à un voyage au centre de la terre.

Attention aux pickpockets! L'avertissement retentit dans le hall. Surveillez vos bagages, *s'il vous plaît**. Paul pianotait du bout des doigts sur son cadeau. Il respira à fond (quelle odeur délicieuse, ces gaufres!), s'étira pour essayer de voir par-dessus les têtes et prit soudain conscience de son enthousiasme, du sentiment de bonheur qui montait en lui. Se moquant de lui-même, il eut un sourire – on changeait donc si peu, en fin de compte! Un souvenir jetait une lueur, un hameçon, et d'emblée il se laissait de nouveau embobiner par Vincent. Il faut dire qu'à l'époque tout le monde était embobiné par Vincent – en

1. Les mots en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

raison de son aplomb et de l'aisance étonnante avec laquelle il relativisait tout, y compris sa propre personne, car Vincent avait parfaitement conscience d'être un jeune loup sans vergogne, aimant à montrer qui était le meilleur grimpeur, qui savait le mieux lire une carte et monter une tente le plus rapidement. Comme ce jour où – dans le canton du Valais, au bord d'un lac artificiel lisse comme l'acier – ils étaient restés à attendre une demi-heure, parce que Martin avait lancé un caillou qui avait ricoché neuf fois sur l'eau et que Vincent refusait de partir avant d'avoir réussi lui-même un dixième ricochet, sans s'apercevoir que toute la compagnie se moquait légèrement de lui. Après coup, on pouvait se demander pourquoi personne n'avait été agacé – mais il fallait savoir comment était Vincent, il fallait avoir fait l'expérience de sa jovialité désarmante.

Paul eut chaud, il enleva sa parka et la posa sur son sac. Et il pensa, avec un mélange d'autodérision et de timidité en se revoyant au bord de ce lac (dix-neuf ou vingt ans, maigre comme un clou, le nez et la nuque rougis par les insolation, et les cheveux décolorés par le soleil) – avec quelle intensité il avait désiré être comme Vincent ; être différent et posséder lui aussi le moral d'acier de Vincent, être capable d'extraire le doute partout où il se trouvait et de le remplacer par un vernis de bravade. Vraiment, on ne pouvait que se sentir idiot, quand on repensait à l'étudiant qu'on avait été ! Certes, il savait désormais que c'était propre à cet âge de la vie enclin à l'autocritique – cette façon de dissimuler fébrilement et de corriger chaque défaut de sa personnalité ! Mais cela, pensa-t-il, pendant qu'il regardait autour de lui, qu'il entendait se mêler les diverses langues et

reniffait l'odeur douceâtre des gaufres, cela changeait quand on avançait en âge, on n'était plus affecté par tout et n'importe quoi, ce que les autres pensaient de vous vous effleurait tout au plus. Et rétrospectivement, n'était-ce pas miraculeux qu'en ayant une notion des choses si limitée, vous vous en soyez tiré sans plus de gâchis ? Mais Vincent arrivait – il avançait d'un pas nonchalant, tapotait négligemment sa jambe de son journal et, la tête rejetée en arrière, il regardait avec une moue critique les panneaux suspendus dans le hall qui affichaient les horaires de départ sans importance des trains régionaux.

Paul ramassa ses affaires et marcha vers Vincent. “Alors, te voilà !” s'exclama-t-il – ce qui était bizarre, car il ne saluait jamais quelqu'un de cette manière, en outre, c'était sorti de sa bouche un ton plus haut qu'il ne le voulait. Et du néant surgit le souvenir de leur toute première rencontre, qui avait commencé par une question de Vincent : cette “fossette” qu'il avait au menton était-elle héréditaire ? Il coinça le paquet sous son aisselle et tendit la main. Vincent eut l'air surpris, lui serra la main plutôt mollement. Maintenant qu'il se trouvait devant lui (ils étaient exactement de la même taille), Paul se rendit compte à quel point Vincent était resté le même. Oui, presque inchangé, pensa-t-il. Et comme tout remontait à la surface maintenant ! – la première impression qu'il avait eue (raideur et mutisme), et ce sentiment incontrôlé d'être un privilégié (c'était presque de la gratitude) quand Vincent vous associait à telle ou telle chose, comme si c'était naturel. Quelques rides se dessinaient en patte-d'oie autour des yeux de Vincent, les traits du visage s'étaient peut-être durcis – mais sa peau respirait la santé ; il

avait même une légère rougeur aux joues. Et pas le moindre indice d'un grisonnement ou d'une future calvitie. Oui, c'était étonnant de le voir droit comme un i, avec la détermination intacte qu'il dégagait.

“Tu savais que je devais venir, n'est-ce pas? demanda Paul d'un ton enjoué.

— Je ne savais rien”, dit Vincent. “C'est-à-dire – j'ai peut-être pensé que tu prendrais l'avion.” Il regarda le paquet de Paul.

“Du café!” dit Paul. “Une exclusivité, si j'en crois la vendeuse. Je n'avais pas d'autre idée, mais cela m'a semblé approprié, si Martin a à cœur de tenir sa promesse.”

Vincent approuva de la tête, avec un début de sourire. Car effectivement il n'avait pas oublié que chaque matin, Martin était le premier à ouvrir la fermeture éclair de sa tente, qu'il réveillait les autres avec un zèle tout bureaucratique, programmait la journée et préparait du café, un café si fort que l'estomac se tordait comme sous l'effet d'un poison.

“Et toi, tu apportes quelque chose?” demanda Paul.

Vincent fit signe que oui. Une bouteille de whisky japonais emballée à la nippone. Il ajouta : “Et on ne plaisante pas avec ça. C'est tout un art, il paraît – quoique, tôt ou tard, les Japonais déclarent que tout est de l'art, y compris eux-mêmes.” Sa bouche large était toujours marquée par ce petit pli qui suggérait imprévisibilité et aventure. En même temps son regard avait quelque chose de fatigué ; naturellement, il s'était levé de bonne heure pour prendre le train à destination de Bruxelles. Paul réalisa que Vincent travaillait depuis cinq ans environ dans un institut météorologique à Tokyo mais qu'il n'avait

toujours pas une idée claire de ce que Vincent y faisait. Pendant toute une période ils avaient eu peu de contacts, depuis quelques mois seulement ils échangeaient de nouveau régulièrement des courriels. Dans son dernier message, Vincent avait mentionné incidemment qu'il irait lui aussi chez Martin – il rendait visite à ses parents en Zélande et il était par conséquent “déjà dans les parages”. Et il avait en outre indiqué quel train il prendrait. N'était-ce pas suggérer clairement de faire le voyage ensemble? C'était ce qui avait décidé Paul, car il avait hésité ; certes, jusqu'à ce moment, il s'était demandé ce qu'étaient devenus les autres, mais l'invitation de Martin l'avait surpris, lui aussi.

“Te voilà donc!” répéta Paul – et il entendit sa propre voix. Mais trop tard pour ravalier ses mots. Alors il fit un geste en direction du comptoir d'enregistrement et des douanes et dit cérémonieusement : “Si M. Voogd ne voit pas d'objection?”

Ils rejoignirent les autres voyageurs qui attendaient. La visite à ses parents, raconta Vincent à Paul qui l'interrogeait, avait duré quelques jours de trop. Il parlait essentiellement avec sa mère parce que la surdité de son père avait bien empiré, et sa mère ne cessait de lui demander quand il épouserait une Japonaise. Elle avait lu que neuf Européens sur dix au Japon convolaient avec une Nippone et elle considérait le fait de ne pas être marié comme la pire des catastrophes pouvant frapper un être humain. Paul se mit à rire, mais il avait de la peine à être attentif. Vincent lui parut soudain trop vivant pour se trouver en même temps dans les ramifications profondes de sa mémoire. C'était cette voix, le ton qu'il adoptait : aimablement hautain, et propre à vous saper

le moral comme si tout ce qu'il disait sur un tiers pouvait s'appliquer à vous-même – le ton vous était incroyablement familier ; quand quelqu'un, autrefois, parlait de cette façon, on savait qu'il imitait Vincent et, un court instant, Paul eut réellement ce Vincent-là devant lui – au centre de sa chambre d'étudiant, brandissant un livre vert gazon intitulé *Comment mieux se comporter avec les enfants* et cette voix, froidement : “Crois-moi, ça marche exactement de la même façon avec les filles.” Et le souvenir s'élargissait maintenant à la façon dont Vincent se déplaçait, avec un peu de raideur et en occupant beaucoup d'espace, comme s'il était embarrassé par ses membres – ce qui augmentait énormément l'impression qu'il produisait comme alpiniste, car il grimpait comme un gecko. On lui avait proposé, par l'intermédiaire d'un collègue (Vincent s'adressait à Paul par-dessus son épaule pendant que, bras écartés, il était fouillé par un agent), un nouvel appartement, plus “champêtre” bien que toujours situé en ville. Mais, dit-il, il est impossible, en fin de compte, de se représenter Tokyo si on ne s'est pas promené personnellement dans cette ville. Le contact avec les collègues restait bizarre, il n'avait jamais réussi à faire une percée dans ces hiérarchies ridicules et pour être honnête, il devait admettre que toutes ses connaissances étaient des expatriés. Paul reprit sa montre sur le tapis roulant et, après l'avoir rajustée, il secoua son poignet.

“Bigre!” fit Vincent, “c'est toujours la montre fêlée?”

Paul confirma d'un signe de tête, avec une certaine fierté. Et cette remarque, elle aussi, se logea dans son oreille, familière et commode, et à l'instant – alors

que durant quinze ans il n'y avait pas songé – il lui revint à l'esprit que Vincent avait l'habitude d'attraper au vol des mouches d'une seule main et de les balancer avec une telle force sur une table ou une pierre plate qu'elles ne s'en relevaient pas.

Ils se mirent à longer le train. Paul comptait les voitures, entendait la cadence des pas sur le quai, régulière comme le tic-tac d'une pendule. On va partir, on va partir ! Il regardait – tous ces gens qui étudiaient leur billet en ouvrant de grands yeux, ou qui, la mine réjouie, depuis la plate-forme du wagon, tendaient la main pour attraper leurs bagages, ou encore fumaient une dernière cigarette en inhalant profondément. Quelle excitation, quelle électricité il y avait dans l'air ! Tout bruissait, tout dégageait de l'énergie – et c'était l'essence des grandes gares partout en Europe ; dans son imagination elles rougeooyaient comme des ruches de pierre, elles étaient situées dans un réseau de vaisseaux d'acier qui s'étendait sur les continents, là battait un cœur qui diffusait de la vie aux quatre coins du monde. Paul se rappela, et il en fit la remarque à haute voix, qu'il n'était pas nécessaire de s'en tenir aux places réservées. "Autre chose que Martin me disait dans son mail", expliqua-t-il. "C'est une astuce de la compagnie – on regroupe tous les passagers dans les quatre premières voitures de façon à ménager le personnel."

Vincent ne sembla pas l'entendre ; il avait plongé la main dans la poche de son pantalon, l'en ressortit, l'ouvrit. Dans sa paume se trouvait un caillou ovoïde, gris pâle. Sans y prêter vraiment attention, Vincent fit jouer un instant le caillou entre ses doigts puis le remit dans sa poche. Et au même moment un bouton de bonheur s'épanouit dans la poitrine de Paul,

il fut submergé par le souvenir d'autres instants, de toutes les fois où par un matin inondé de soleil, ils avaient coltiné leurs sacs à dos le long des voitures d'un train en partance, au début d'une période de quelques semaines magnifiques.

C'était donc ainsi que se passaient des retrouvailles! D'une manière capricieuse, fragmentaire, comme le regard qu'on jette dans un miroir brisé – avec des éclats coupants et des zones aveugles. Et Vincent avait-il toujours ce côté distrait, mais qui était jadis combiné à son intransigeance? Cela empêchait Paul de poser tout un tas de questions et de jouir à son aise d'une agréable ironie complice. Mais Vincent ne posait pas de questions non plus. Et qu'arriverait-il, s'ils n'avaient rien de plus à se dire et qu'ils dussent relancer chaque conversation à partir d'une vieille anecdote? – eh bien, il faudrait en passer par là. Oui, il le fallait, car cette journée devait être, d'une manière ou d'une autre, une réussite.

“À propos, qu'est-ce que tu étais en train de lire?” demanda Paul.

— De quoi parles-tu?

— Je t'ai vu arriver tout à l'heure – qu'y avait-il de si passionnant dans ton journal pour que tu bouscules ainsi quelqu'un?”

Vincent s'arrêta net. Il regarda Paul, la bouche légèrement entrouverte. “Les filous!” dit-il avec surprise. “Tu la surveilles?” Il avait déjà planté là sa valise et retournait à grands pas vers le poste de douane.

“Laisse tomber”, lui cria Paul. “Il ne nous reste que quelques minutes. On ne peut pas prendre le train suivant comme ça!”

Mais, amusé, c'était sans conviction qu'il avait interpellé Vincent. Rien de surprenant, c'était du

Vincent tout pur. Le fond même de sa nature, ou sa conception de la vie – car il croyait toujours qu'on pouvait agir sur les choses à sa convenance : le battement de quatre minutes pour attraper la correspondance d'un train international, ou le ressaut qui vous supportait, vous avec tout votre poids et votre paquetage, sur la base de vos orteils. Paul constata qu'il avait peu dormi. Un bâillement s'enfla comme un ballon contre son palais, il l'étouffa dans son poing. Il avait la tête qui tournait légèrement. Il passa la main sur ses joues bien rasées et pensa à l'été et aux montagnes. Quel cadeau, quelle énigme, le fait que, durant toutes ces années, tout était là, à disposition – mais on regardait rarement en arrière, parfois de manière fugitive, comme pour revoir une photo qu'on avait prise un jour d'un panorama ; ce qui était votre souvenir avait été enseveli sous des couches crissantes de nouveaux événements, bourrés de gens, de vacances, de livres, de fêtes du Nouvel An, de bouleversements planétaires et maintenant, par le simple fait d'accepter l'invitation de Martin et de monter dans un train, un petit vent s'était levé, qui balayait tout ce temps empilé et vous montrait que ce qui était dessous était resté aussi frais et aussi vivant que vingt ans auparavant.

Et à travers l'annonce tonitruante d'un haut-parleur, faite dans le curieux néerlandais local, il retrouva aussi la tension soudaine qu'il avait ressentie ce matin-là en entrant sous la douche – car il attendait quelque chose de cette journée. Encore sept, huit heures filant à vive allure, et il allait revoir Lotte après quatorze années. S'était-il réellement écoulé quatorze ans depuis le mariage et la fête qui avait eu lieu en présence de tous les alpinistes dans

la demeure tarabiscotée de ses parents, aux allures de château? Au téléphone, elle avait été froide et tranchante, et comme autrefois, elle avait réagi par la moquerie à son enjouement – il se rappelait qu'en la circonstance, son visage affichait une mimique caractéristique, reconnaissable entre mille. Elle plissait le front? Non – il l'avait vue ainsi, suffisamment souvent, devant une hutte de montagne, tenant des deux mains un gobelet de thé sur lequel elle soufflait jusqu'à ce qu'il fût tiède. (Elle avait des mains étonnamment longues, mais pas spécialement élégantes.) Il revoyait nettement son visage, ses cheveux raides, blond foncé ; son rire direct qui découvrait à demi des dents bien implantées – mais il s'agissait d'autre chose, il était peut-être le seul à l'avoir remarqué. Ou peut-être pas ; Martin aussi, naturellement. En tout cas, il s'était dit un jour, en la regardant de loin, qu'on devait flasher sur cette particularité ou prendre cette femme en grippe d'emblée. Son menton! – c'était ça! Elle imprimait à son menton une petite torsion impérieuse, en se détournant de vous, puis elle se mâchonnait l'intérieur de la joue. Il revoyait nettement la mimique – ainsi que la ride singulière, peu flatteuse, qui se formait au-dessus du nez. Mais quand on avait dit ça, on ne la connaissait pas encore, car il y avait toujours quelque chose chez Lotte qui échappait à l'observation la plus minutieuse – quelque chose derrière une phrase suspendue, une mèche de cheveux indocile qu'elle repoussait de son visage en soufflant dessus.

Vincent arrivait, le journal reconquis roulé comme une matraque.